

# ÉTONNANTS • CLASSIQUES

NOUVEAU  
BAC FRANÇAIS

## Le Rouge et le Noir

Stendhal



+ Étude de l'œuvre

+ Parcours :  
« Le personnage de roman,  
esthétiques et valeurs »

+ Sujets de bac

## Le Rouge et le Noir

Stendhal

*Le Rouge et le Noir*, portrait d'une époque? C'est ce que suggèrent les différents sous-titres que Stendhal lui attribua: *Chronique du XIX<sup>e</sup> siècle*, *Chronique de 1830...* De fait, le romancier dresse un tableau vivant de la société de son temps, de ses mœurs et de ses contradictions. Mais *Le Rouge et le Noir* est bien plus que cela. On y rencontre des personnages aux trajectoires hors du commun, à l'instar du héros Julien Sorel, fils de charpentier devenu prêtre, précepteur, et même aristocrate. Prêt à tout pour s'extraire de sa condition, il paiera le prix de son ambition.

Peinture de la France sous la Restauration, chef-d'œuvre du réalisme, *Le Rouge et le Noir* est aussi un grand roman d'amour, d'excès et de passions. Son infinie richesse ne cesse de nous éblouir.

### + Étude de l'œuvre

- explications de texte
- points de grammaire
- le héros romantique (histoire des arts)
- sujets de dissertation

### + Parcours: « Le personnage de roman, esthétiques et valeurs »

- fin de l'Empire, fin des héros?
- plébéiens révoltés dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

# STENDHAL

## Le Rouge et le Noir

*Présentation, notes et dossier par*  
FILIPPOS KATSANOS,  
*professeur de lettres*

Flammarion

**Du même auteur**  
**dans la collection «Étonnants Classiques»**

*L'Abbesse de Castro*

*Vanina Vanini. Le Coffre et le Revenant*

Cet ouvrage a été mis en page par Pixelence

N° d'édition : L.01EHRN000634.N001

Dépôt légal : septembre 2019

© Éditions Flammarion, 2019.

ISBN : 978-2-0814-8985-1

ISSN : 1269-8822

# SOMMAIRE

■ <b>Présentation</b> .....	7
Stendhal, écrivain de la modernité	7
Les ambiguïtés de la chronique	11
L'art stendhalien des personnages	17
Un réalisme subjectif	21

## Le Rouge et le Noir

<b>Livre premier</b>	29
<b>Livre second</b>	285

■ <b>Dossier</b> .....	608
Étude de l'œuvre .....	609
Structure du roman	609
Vers l'oral : explications de texte	610
Le héros romantique	620
Sujets de dissertation	623

<b>Parcours : « Le personnage de roman : esthétiques et valeurs »</b> .....	624
Fin de l'Empire, fin des héros?	624
Plébéiens révoltés dans les romans du XIX <sup>e</sup> siècle	633



# Le Rouge et le Noir

Chronique du XIX<sup>e</sup> siècle

NOTE SUR L'ÉDITION : nous reproduisons l'édition de 1830, revue par Stendhal. Certaines notes de l'auteur qui n'apportaient pas de précision de sens ont été supprimées.

## Avertissement de l'éditeur (1830)

Cet ouvrage était prêt à paraître lorsque les grands événements de juillet<sup>1</sup> sont venus donner à tous les esprits une direction peu favorable aux jeux de l'imagination. Nous avons lieu de croire que les feuilles suivantes furent écrites en 1827.

---

**1.** La révolution des Trois Glorieuses (du 27 au 29 juillet 1830) qui a renversé le régime conservateur de la Restauration et inauguré le début d'un régime plus libéral, la monarchie de Juillet.



# LIVRE PREMIER

La vérité, l'âpre vérité.

DANTON



## CHAPITRE 1

### Une petite ville

Put thousands together  
Less bad,  
But the cage less gay.

HOBBS<sup>1</sup>.

La petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges s'étendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux châtaigniers marquent les  
5 moindres sinuosités. Le Doubs coule à quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes brisées du Verra se  
10 couvrent de neige dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs, et donne le mouvement à un grand nombre

---

1. «Mettez-en des milliers ensemble : c'est moins mauvais. Mais la cage est moins gaie.» Les épigraphes auraient pour rôle d'«augmenter la sensation, l'émotion du lecteur», écrit Stendhal (voir la note de l'auteur dans son roman *Armance*, chap. VIII). Elles n'ont aucun rôle encyclopédique et servent avant tout à anticiper ou commenter, de façon plus ou moins évidente, le chapitre qu'elles annoncent. Sur les soixante-treize épigraphes du roman, moins d'une quinzaine sont exactes et vérifiables : la plupart du temps le romancier forge des fausses citations, attribue à d'autres auteurs ce qu'il invente, dérouté ses lecteurs en citant en langue étrangère...

de scies à bois, c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans  
15 que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse, que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon, a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons de Verrières.

20 À peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants, et retombant avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais com-  
25 bien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui pénètre pour la première fois dans les montagnes  
30 qui séparent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard : *Eh! elle est à M. le maire.*

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette  
35 grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

À son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses che-  
40 veux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec qua-  
45 rante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est

choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal. C'est aux bénéfiques qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierres de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV.

Depuis 1815 il rougit d'être industriel : 1815 l'a fait maire de Verrières<sup>1</sup>. Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin qui, d'étage en étage, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rênal dans le commerce du fer.

Ne vous attendez point à trouver en France ces jardins pittoresques qui entourent les villes manufacturières de l'Allemagne, Leipsick, Francfort, Nuremberg, etc. En Franche-Comté, plus on bâtit de murs, plus on hérisse sa propriété de pierres rangées les

---

1. 1815 marque la fin de l'Empire et le début de la Restauration, c'est-à-dire le retour au régime de la monarchie absolue. M. de Rênal appartient à l'aristocratie. Sous l'Ancien Régime, il ne devrait donc pas travailler, c'est pour quoi il a honte d'être un « industriel ».

75 unes au-dessus des autres, plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins. Les jardins de M. de Rênal, remplis de murs, sont encore admirés parce qu'il a acheté, au poids de l'or, certains petits morceaux de terrain qu'ils occupent. Par exemple, cette scie à bois, dont la position singulière sur la rive du Doubs vous  
80 a frappé en entrant à Verrières, et où vous avez remarqué le nom de SOREL, écrit en caractères gigantesques sur une planche qui domine le toit, elle occupait, il y a six ans, l'espace sur lequel on élève en ce moment le mur de la quatrième terrasse des jardins de M. de Rênal.

85 Malgré sa fierté, M. le maire a dû faire bien des démarches auprès du vieux Sorel, paysan dur et entêté; il a dû lui compter de beaux louis d'or pour obtenir qu'il transportât son usine ailleurs. Quant au ruisseau *public* qui faisait aller la scie, M. de Rênal, au moyen du crédit dont il jouit à Paris, a obtenu qu'il fût détourné.  
90 Cette grâce lui vint après les élections de 182\*.

Il a donné à Sorel quatre arpents pour un, à cinq cents pas plus bas sur les bords du Doubs. Et, quoique cette position fût beaucoup plus avantageuse pour son commerce de planches de sapin, le père Sorel, comme on l'appelle depuis qu'il est riche, a  
95 eu le secret d'obtenir de l'impudence et de la *manie de propriétaire* qui animait son voisin une somme de 6 000 francs.

Il est vrai que cet arrangement a été critiqué par les bonnes têtes de l'endroit. Une fois, c'était un jour de dimanche, il y a quatre ans de cela, M. de Rênal, revenant de l'église en costume  
100 de maire, vit de loin le vieux Sorel, entouré de ses trois fils, sourire en le regardant. Ce sourire a porté un jour fatal dans l'âme de M. le maire, il pense depuis lors qu'il eût pu obtenir l'échange à meilleur marché.

Pour arriver à la considération publique à Verrières, l'essentiel est de ne pas adopter, tout en bâtissant beaucoup de murs,  
105 quelque plan apporté d'Italie par ces maçons, qui au printemps traversent les gorges du Jura pour gagner Paris. Une telle innovation vaudrait à l'imprudent bâtisseur une éternelle réputation de

*mauvaise tête*, et il serait à jamais perdu auprès des gens sages et  
110 modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté.

Dans le fait, ces gens sages y exercent le plus ennuyeux *despotisme*; c'est à cause de ce vilain mot que le séjour des petites villes est insupportable, pour qui a vécu dans cette grande république qu'on appelle Paris. La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion!  
115 est aussi *bête* dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique.

## CHAPITRE 2

### Un maire

L'importance! Monsieur, n'est-ce rien? Le respect des sots, l'ébahissement des enfants, l'envie des riches, le mépris du sage.

BARNAVE.

Heureusement pour la réputation de M. de Rênal comme administrateur, un immense *mur de soutènement* était nécessaire à la promenade publique qui longe la colline à une centaine de pieds au-dessus du cours du Doubs. Elle doit à cette admirable  
5 position une des vues les plus pittoresques de France. Mais, à chaque printemps, les eaux de pluie sillonnaient la promenade, y creusaient des ravins et la rendaient impraticable. Cet inconvénient, senti par tous, mit M. de Rênal dans l'heureuse nécessité d'immortaliser son administration par un mur de vingt pieds de  
10 hauteur et de trente ou quarante toises de long.

Le parapet de ce mur pour lequel M. de Rênal a dû faire trois voyages à Paris, car l'avant-dernier ministre de l'Intérieur s'était

déclaré l'ennemi mortel de la promenade de Verrières, le parapet de ce mur s'élève maintenant de quatre pieds au-dessus du sol.

15 Et, comme pour braver tous les ministres présents et passés, on le garnit en ce moment avec des dalles de pierre de taille.

Combien de fois, songeant aux bals de Paris abandonnés la veille, et la poitrine appuyée contre ces grands blocs de pierre d'un beau gris tirant sur le bleu, mes regards ont plongé dans la  
20 vallée du Doubs ! Au-delà, sur la rive gauche, serpentent cinq ou six vallées au fond desquelles l'œil distingue fort bien de petits ruisseaux. Après avoir couru de cascade en cascade on les voit tomber dans le Doubs. Le soleil est fort chaud dans ces montagnes ; lorsqu'il brille d'aplomb, la rêverie du voyageur est abri-  
25 tée sur cette terrasse par de magnifiques platanes. Leur croissance rapide et leur belle verdure tirant sur le bleu, ils la doivent à la terre rapportée, que M. le maire a fait placer derrière son immense mur de soutènement, car, malgré l'opposition du conseil municipal, il a élargi la promenade de plus de six pieds  
30 (quoiqu'il soit ultra et moi libéral<sup>1</sup>, je l'en loue), c'est pourquoi dans son opinion et dans celle de M. Valenod, l'heureux directeur du dépôt de mendicité de Verrières<sup>2</sup>, cette terrasse peut soutenir la comparaison avec celle de Saint-Germain-en-Laye.

Je ne trouve, quant à moi, qu'une chose à reprendre au COURS  
35 DE LA FIDÉLITÉ : on lit ce nom officiel en quinze ou vingt endroits, sur des plaques de marbre qui ont valu une croix<sup>3</sup> de plus à M. de Rênal ; ce que je reprocherais au Cours de la Fidélité, c'est la manière barbare dont l'autorité fait tailler et tondre jusqu'au vif ces vigoureux platanes. Au lieu de ressembler par

---

1. Les «ultras» sont les conservateurs favorables à la restauration de la monarchie absolue. Les «libéraux» cherchent à défendre et à promouvoir les libertés individuelles.

2. La mendicité étant considérée, à l'époque, comme un délit, le «dépôt de mendicité» était une sorte de prison où l'on enfermait les mendiants et les marginaux.

3. **Croix** : distinction honorifique.



40 leurs têtes basses, rondes et aplaties, à la plus vulgaire des  
plantes potagères, ils ne demanderaient pas mieux que d'avoir  
ces formes magnifiques qu'on leur voit en Angleterre. Mais la  
volonté de M. le maire est despotique, et deux fois par an tous  
45 amputés. Les libéraux de l'endroit prétendent, mais ils exa-  
gèrent, que la main du jardinier officiel est devenue bien plus  
sévère depuis que M. le vicaire Maslon a pris l'habitude de  
s'emparer des produits de la tonte.

Ce jeune ecclésiastique fut envoyé de Besançon, il y a  
50 quelques années, pour surveiller l'abbé Chélan et quelques curés  
des environs. Un vieux chirurgien-major de l'armée d'Italie retiré  
à Verrières, et qui de son vivant était à la fois, suivant M. le maire,  
jacobin et bonapartiste, osa bien un jour se plaindre à lui de la  
mutilation périodique de ces beaux arbres.

55 – J'aime l'ombre, répondit M. de Rénal avec la nuance de  
hauteur convenable quand on parle à un chirurgien, membre de  
la Légion d'honneur; j'aime l'ombre, je fais tailler *mes* arbres  
pour donner de l'ombre, et je ne conçois pas qu'un arbre soit fait  
pour autre chose, quand toutefois, comme l'utile noyer, il *ne rap-*  
60 *porte pas de revenu.*

Voilà le grand mot qui décide de tout à Verrières : RAPPORTER  
DU REVENU. À lui seul il représente la pensée habituelle de plus  
des trois quarts des habitants.

*Rapporter du revenu* est la raison qui décide de tout dans  
65 cette petite ville qui vous semblait si jolie. L'étranger qui arrive,  
séduit par la beauté des fraîches et profondes vallées qui  
l'entourent, s' imagine d'abord que ses habitants sont sensibles  
au *beau*; ils ne parlent que trop souvent de la beauté de leur  
pays : on ne peut pas nier qu'ils n'en fassent grand cas; mais  
70 c'est parce qu'elle attire quelques étrangers dont l'argent enrichit  
les aubergistes, ce qui, par le mécanisme de l'octroi<sup>1</sup>, *rapporte*  
*du revenu à la ville.*

---

1. **Octroi** : impôt.

C'était par un beau jour d'automne que M. de Rênal se promenait sur le Cours de la Fidélité, donnant le bras à sa femme.  
75 Tout en écoutant son mari qui parlait d'un air grave, l'œil de M<sup>me</sup> de Rênal suivait avec inquiétude les mouvements de trois petits garçons. L'aîné, qui pouvait avoir onze ans, s'approchait trop souvent du parapet et faisait mine d'y monter. Une voix douce prononçait alors le nom d'Adolphe, et l'enfant renonçait  
80 à son projet ambitieux. M<sup>me</sup> de Rênal paraissait une femme de trente ans, mais encore assez jolie.

– Il pourrait bien s'en repentir, ce beau monsieur de Paris, disait M. de Rênal d'un air offensé, et la joue plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Je ne suis pas sans avoir quelques amis au  
85 Château<sup>1</sup>....

Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les *ménagements savants* d'un dialogue de province.

Ce beau monsieur de Paris, si odieux au maire de Verrières,  
90 n'était autre que M. Appert<sup>2</sup>, qui, deux jours auparavant, avait trouvé le moyen de s'introduire non seulement dans la prison et le dépôt de mendicité de Verrières, mais aussi dans l'hôpital administré gratuitement par le maire et les principaux propriétaires de l'endroit.

– Mais, disait timidement M<sup>me</sup> de Rênal, quel tort peut vous faire ce monsieur de Paris, puisque vous administrez le bien des pauvres avec la plus scrupuleuse probité?

– Il ne vient que pour *déverser* le blâme, et ensuite il fera insérer des articles dans les journaux du libéralisme.

100 – Vous ne les lisez jamais, mon ami.

---

1. Le palais des Tuileries où vivait le roi pendant la Restauration (Louis XVIII puis Charles X).

2. *Benjamin Appert* (1797-1873) était un personnage philanthrope libéral de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

– Mais on nous parle de ces articles jacobins ; tout cela nous distrait *et nous empêche de faire le bien*. Quant à moi je ne donnerai jamais au curé.

## CHAPITRE 3

### Le bien des pauvres

Un curé vertueux et sans intrigue est une Providence pour le village.

FLEURY.

Il faut savoir que le curé de Verrières, vieillard de quatre-vingts ans, mais qui devait à l'air vif de ces montagnes une santé et un caractère de fer, avait le droit de visiter à toute heure la prison, l'hôpital et même le dépôt de mendicité. C'était précisé-  
5 ment à six heures du matin que M. Appert, qui de Paris était recommandé au curé, avait eu la sagesse d'arriver dans une petite ville curieuse. Aussitôt il était allé au presbytère.

En lisant la lettre que lui écrivait M. le marquis de La Mole, pair de France, et le plus riche propriétaire de la province, le curé  
10 Chélan resta pensif.

Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix, ils n'oseraient ! Se tournant tout de suite vers le monsieur de Paris, avec des yeux où, malgré le grand âge, brillait ce feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse :  
15 – Venez avec moi, monsieur, et en présence du geôlier et surtout des surveillants du dépôt de mendicité, veuillez n'émettre aucune opinion sur les choses que nous verrons. M. Appert comprit qu'il avait affaire à un homme de cœur : il suivit le vénérable

curé, visita la prison, l'hospice, le dépôt, fit beaucoup de questions et, malgré d'étranges réponses, ne se permit pas la moindre marque de blâme.

Cette visite dura plusieurs heures. Le curé invita à dîner M. Appert, qui prétendit avoir des lettres à écrire : il ne voulait pas compromettre davantage son généreux compagnon. Vers les trois heures, ces messieurs allèrent achever l'inspection du dépôt de mendicité, et revinrent ensuite à la prison. Là, ils trouvèrent sur la porte le geôlier, espèce de géant de six pieds de haut et à jambes arquées ; sa figure ignoble était devenue hideuse par l'effet de la terreur.

– Ah ! monsieur, dit-il au curé, dès qu'il l'aperçut, ce monsieur que je vois là avec vous, n'est-il pas M. Appert ?

– Qu'importe ? dit le curé.

– C'est que depuis hier j'ai l'ordre le plus précis, et que M. le préfet a envoyé par un gendarme, qui a dû galoper toute la nuit, de ne pas admettre M. Appert dans la prison.

– Je vous déclare, monsieur Noiroud, dit le curé, que ce voyageur, qui est avec moi, est M. Appert. Reconnaissez-vous que j'ai le droit d'entrer dans la prison à toute heure du jour et de la nuit, et en me faisant accompagner par qui je veux ?

– Oui, M. le curé, dit le geôlier à voix basse, et baissant la tête comme un bouledogue que fait obéir à regret la crainte du bâton. Seulement, M. le curé, j'ai femme et enfants, si je suis dénoncé on me destituera ; je n'ai pour vivre que ma place.

– Je serais aussi bien fâché de perdre la mienne, reprit le bon curé, d'une voix de plus en plus émue.

– Quelle différence ! reprit vivement le geôlier ; vous, M. le curé, on sait que vous avez huit cents livres de rente, du bon bien au soleil...

Tels sont les faits qui, commentés, exagérés de vingt façons différentes, agitaient depuis deux jours toutes les passions haineuses de la petite ville de Verrières. Dans ce moment, ils servaient de texte<sup>1</sup> à la petite discussion que M. de Rênal avait avec

---

1. *Texte* : thème, sujet de conversation.

sa femme. Le matin, suivi de M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, il était allé chez le curé pour lui témoigner le plus vif  
55 mécontentement. M. Chélan n'était protégé par personne; il sentit toute la portée de leurs paroles.

– Eh bien, messieurs! je serai le troisième curé, de quatre-vingts ans d'âge, que l'on destituera dans ce voisinage. Il y a cinquante-six ans que je suis ici; j'ai baptisé presque tous les habitants de la ville, qui n'était qu'un bourg quand j'y arrivai. Je  
60 marie tous les jours des jeunes gens, dont jadis j'ai marié les grands-pères. Verrières est ma famille; mais je me suis dit, en voyant l'étranger : «Cet homme, venu de Paris, peut être à la vérité un libéral, il n'y en a que trop; mais quel mal peut-il faire  
65 à nos pauvres et à nos prisonniers?»

Les reproches de M. de Rênal, et surtout ceux de M. Valenod, le directeur du dépôt de mendicité, devenant de plus en plus vifs :

– Eh bien, messieurs! faites-moi destituer, s'était écrié le vieux curé, d'une voix tremblante. Je n'en habiterai pas moins le  
70 pays. On sait qu'il y a quarante-huit ans, j'ai hérité d'un champ qui rapporte huit cents livres. Je vivrai avec ce revenu. Je ne fais point d'économies dans ma place, moi, messieurs, et c'est peut-être pourquoi je ne suis pas si effrayé quand on parle de me la faire perdre.

75 M. de Rênal vivait fort bien avec sa femme; mais ne sachant que répondre à cette idée, qu'elle lui répétait timidement : «Quel mal ce monsieur de Paris peut-il faire aux prisonniers?» il était sur le point de se fâcher tout à fait, quand elle jeta un cri. Le second de ses fils venait de monter sur le parapet du mur de la  
80 terrasse, et y courait, quoique ce mur fût élevé de plus de vingt pieds sur la vigne qui est de l'autre côté. La crainte d'effrayer son fils et de le faire tomber empêchait M<sup>me</sup> de Rênal de lui adresser la parole. Enfin l'enfant, qui riait de sa prouesse, ayant regardé sa mère, vit sa pâleur, sauta sur la promenade et accourut à elle.  
85 Il fut bien grondé.

Ce petit événement changea le cours de la conversation.

– Je veux absolument prendre chez moi Sorel, le fils du scieur de planches, dit M. de Rênal; il surveillera les enfants, qui commencent à devenir trop diables pour nous. C’est un jeune prêtre, 90 ou autant vaut, bon latiniste, et qui fera faire des progrès aux enfants; car il a un caractère ferme, dit le curé. Je lui donnerai 300 francs et la nourriture. J’avais quelques doutes sur sa moralité; car il était le Benjamin de ce vieux chirurgien, membre de la Légion d’honneur, qui, sous prétexte qu’il était leur cousin, était 95 venu se mettre en pension chez les Sorel. Cet homme pouvait fort bien n’être au fond qu’un agent secret des libéraux; il disait que l’air de nos montagnes faisait du bien à son asthme; mais c’est ce qui n’est pas prouvé. Il avait fait toutes les campagnes de *Buonaparté* en Italie, et même avait, dit-on, signé *non* pour l’empire 100 dans le temps<sup>1</sup>. Ce libéral montrait le latin au fils Sorel, et lui a laissé cette quantité de livres qu’il avait apportés avec lui. Aussi n’aurais-je jamais songé à mettre le fils du charpentier auprès de nos enfants; mais le curé, justement la veille de la scène qui vient de nous brouiller à jamais, m’a dit que ce Sorel étudie la théolo- 105 gie depuis trois ans, avec le projet d’entrer au séminaire; il n’est donc pas libéral, et il est latiniste.

Cet arrangement convient de plus d’une façon, continua M. de Rênal, en regardant sa femme d’un air diplomatique; le Valenod est tout fier des deux beaux normands qu’il vient 110 d’acheter pour sa calèche. Mais il n’a pas de précepteur pour ses enfants.

– Il pourrait bien nous enlever celui-ci.

– Tu approuves donc mon projet? dit M. de Rênal, remerciant sa femme, par un sourire, de l’excellente idée qu’elle venait 115 d’avoir. Allons, voilà qui est décidé.

– Ah, bon Dieu! mon cher ami, comme tu prends vite un parti!

---

1. Allusion au plébiscite qui a permis à Napoléon de faire ratifier l’institution de l’Empire héréditaire, après son coup d’État.

– C'est que j'ai du caractère, moi, et le curé l'a bien vu. Ne  
dissimulons rien, nous sommes environnés de libéraux ici. Tous  
120 ces marchands de toile me portent envie, j'en ai la certitude;  
deux ou trois deviennent des richards; eh bien! j'aime assez  
qu'ils voient passer les enfants de M. de Rênal allant à la prome-  
nade sous la conduite de *leur précepteur*. Cela imposera. Mon  
grand-père nous racontait souvent que, dans sa jeunesse, il avait  
125 eu un précepteur. C'est cent écus qu'il m'en pourra coûter, mais  
ceci doit être classé comme une dépense nécessaire pour soutenir  
notre rang.

Cette résolution subite laissa M<sup>me</sup> de Rênal toute pensive.  
C'était une femme grande, bien faite, qui avait été la beauté du  
130 pays, comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air  
de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche; aux yeux d'un  
Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité,  
serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté. Si  
elle eût appris ce genre de succès, M<sup>me</sup> de Rênal en eût été bien  
135 honteuse. Ni la coquetterie, ni l'affectation n'avaient jamais  
approché de ce cœur. M. Valenod, le riche directeur du dépôt,  
passait pour lui avoir fait la cour, mais sans succès, ce qui avait  
jeté un éclat singulier sur sa vertu; car ce M. Valenod, grand  
jeune homme, taillé en force, avec un visage coloré et de gros  
140 favoris noirs, était un de ces êtres grossiers, effrontés et bruyants,  
qu'en province on appelle de beaux hommes.

M<sup>me</sup> de Rênal, fort timide, et d'un caractère en apparence fort  
égal, était surtout choquée du mouvement continu et des éclats  
de voix de M. Valenod. L'éloignement qu'elle avait pour ce qu'à  
145 Verrières on appelle de la joie lui avait valu la réputation d'être  
très fière de sa naissance. Elle n'y songeait pas, mais avait été fort  
contente de voir les habitants de la ville venir moins chez elle.  
Nous ne dissimulerons pas qu'elle passait pour sottre aux yeux de  
*leurs* dames, parce que, sans nulle politique à l'égard de son  
150 mari, elle laissait échapper les plus belles occasions de se faire

acheter de beaux chapeaux de Paris ou de Besançon. Pourvu qu'on la laissât seule errer dans son beau jardin, elle ne se plaignait jamais.

C'était une âme naïve, qui jamais ne s'était élevée même  
155 jusqu'à juger son mari, et à s'avouer qu'il l'ennuyait. Elle suppo-  
sait sans se le dire qu'entre mari et femme il n'y avait pas de plus  
douces relations. Elle aimait surtout M. de Rênal quand il lui  
parlait de ses projets sur leurs enfants, dont il destinait l'un à  
l'épée, le second à la magistrature, et le troisième à l'église. En  
160 somme, elle trouvait M. de Rênal beaucoup moins ennuyeux que  
tous les hommes de sa connaissance.

Ce jugement conjugal était raisonnable. Le maire de Verrières  
devait une réputation d'esprit et surtout de bon ton à une demi-  
douzaine de plaisanteries dont il avait hérité d'un oncle. Le vieux  
165 capitaine de Rênal servait avant la révolution dans le régiment  
d'infanterie de M. le duc d'Orléans, et, quand il allait à Paris,  
était admis dans les salons du prince. Il y avait vu M<sup>me</sup> de Mon-  
tesson, la fameuse M<sup>me</sup> de Genlis, M. Ducrest, l'inventeur du  
Palais-Royal. Ces personnages ne reparaissaient que trop sou-  
170 vent dans les anecdotes de M. de Rênal. Mais peu à peu ce souve-  
nir de choses aussi délicates à raconter était devenu un travail  
pour lui, et, depuis quelque temps, il ne répétait que dans les  
grandes occasions ses anecdotes relatives à la maison d'Orlé-  
ans<sup>1</sup>. Comme il était d'ailleurs fort poli, excepté lorsqu'on par-  
175 lait d'argent, il passait, avec raison, pour le personnage le plus  
aristocratique de Verrières.

---

1. Toutes ces personnalités font partie de l'entourage du duc d'Orléans. Les anecdotes sont « délicates à raconter » pour un royaliste comme M. de Rênal car le duc d'Orléans avait soutenu la Révolution française et voté la mort du roi.



## CHAPITRE 4

### Un père et un fils

E sarà mia colpa  
Se così è<sup>1</sup>?

MACHIAVELLI.

Ma femme a réellement beaucoup de tête! se disait, le lendemain, à six heures du matin, le maire de Verrières, en descendant à la scie du père Sorel. Quoi que je lui aie dit, pour conserver la supériorité qui m'appartient, je n'avais pas songé que si je ne  
5 prends pas ce petit abbé Sorel, qui, dit-on, sait le latin comme un ange, le directeur du dépôt, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du précepteur de ses enfants!... Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la soutane?

10 M. de Rênal était absorbé dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan, homme de près de six pieds, qui, dès le petit jour, semblait fort occupé à mesurer des pièces de bois déposées le long du Doubs, sur le chemin de halage. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire; car ces pièces de  
15 bois obstruaient le chemin, et étaient déposées là en contravention.

Le père Sorel, car c'était lui, fut très surpris et encore plus content de la singulière proposition que M. de Rênal lui faisait pour son fils Julien. Il ne l'en écouta pas moins avec cet air de  
20 tristesse mécontente et de désintérêt dont sait si bien se revêtir la finesse<sup>2</sup> des habitants de ces montagnes. Esclaves du temps de

---

1. «Est-ce ma faute s'il en est ainsi?» (en italien).

2. *Finesse* : ruse.

la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie<sup>1</sup> du fellah de l'Égypte.

La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation  
25 de toutes les formules de respect qu'il savait par cœur. Pendant  
qu'il répétait ces vaines paroles, avec un sourire gauche qui aug-  
mentait l'air de fausseté et presque de friponnerie naturel à sa  
physionomie, l'esprit actif du vieux paysan cherchait à découvrir  
30 quelle raison pouvait porter un homme aussi considérable à  
prendre chez lui son vaurien de fils. Il était fort mécontent de  
Julien, et c'était pour lui que M. de Rênal lui offrait le gage ines-  
péré de 300 francs par an, avec la nourriture et même l'habillem-  
ent. Cette dernière prétention, que le père Sorel avait eu le  
génie de mettre en avant subitement, avait été accordée de même  
35 par M. de Rênal.

Cette demande frappa le maire. Puisque Sorel n'est pas ravi  
et comblé de ma proposition, comme naturellement il devrait  
l'être, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre  
côté; et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod? Ce fut  
40 en vain que M. de Rênal pressa Sorel de conclure sur-le-champ :  
l'astuce du vieux paysan s'y refusa opiniâtrement; il voulait,  
disait-il, consulter son fils, comme si, en province, un père riche  
consultait un fils qui n'a rien, autrement que pour la forme.

Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruis-  
45 seau. Le toit est soutenu par une charpente qui porte sur quatre  
gros piliers en bois. À huit ou dix pieds d'élévation, au milieu  
du hangar, on voit une scie qui monte et descend, tandis qu'un  
mécanisme fort simple pousse contre cette scie une pièce de bois.  
C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller  
50 ce double mécanisme; celui de la scie qui monte et descend, et  
celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie, qui la  
débite en planches.

---

1. *Physionomie* : ensemble de traits particuliers d'un visage, aspect particu-  
lier d'une chose.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, 55 espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le 60 hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut- 65 être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le 70 bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en 75 forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait :

– Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits 80 livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour 85 la perte de son livre qu'il adorait.

« Descends, animal, que je te parle. » Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des  
90 noix, et l'en frappa sur l'épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial*  
95 *de Sainte-Hélène*<sup>1</sup>.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la  
100 réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par  
105 une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison,  
110 il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux  
115 chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

---

1. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, d'Emmanuel de Las Cases, publié en 1823, raconte l'emprisonnement de Napoléon à Sainte-Hélène par les Anglais.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire, ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie<sup>1</sup>. En mourant, 120 il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le *ruisseau public*, détourné par le crédit de M. le maire.

À peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule arrêtée 125 par la puissante main de son père; il tremblait, s'attendant à quelques coups.

– Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs 130 et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

## CHAPITRE 5

### Une négociation

Cunctando restituit rem<sup>2</sup>.

ENNIUS.

Réponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien de *lisard*; d'où connais-tu M<sup>me</sup> de Rênal, quand lui as-tu parlé?

– Je ne lui ai jamais parlé, répondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'à l'église.

---

1. Campagne triomphale menée par le jeune Napoléon Bonaparte, alors simple général, en Italie.

2. «Il rétablit les affaires en temporisant» (en latin).

5 – Mais tu l’auras regardée, vilain effronté ?  
– Jamais ! Vous savez qu’à l’église je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tout propre, selon lui, à éloigner le retour des taloches.

10 – Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le paysan malin, et il se tut un instant ; mais je ne saurai rien de toi, maudit hypocrite. Au fait, je vais être délivré de toi, et ma scie n’en ira que mieux. Tu as gagné M. le curé ou tout autre, qui t’a procuré une belle place. Va faire ton paquet, et je te mènerai chez M. de Rênal, où tu seras précepteur des enfants.

15 – Qu’aurai-je pour cela ?  
– La nourriture, l’habillement et trois cents francs de gages.  
– Je ne veux pas être domestique.  
– Animal, qui te parle d’être domestique, est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique ?

20 – Mais, avec qui mangerai-je ?

Cette demande déconcerta le vieux Sorel, il sentit qu’en parlant il pourrait commettre quelque imprudence ; il s’emporta contre Julien, qu’il accabla d’injures, en l’accusant de gourmandise, et le quitta pour aller consulter ses autres fils.

25 Julien les vit bientôt après, chacun appuyé sur sa hache et tenant conseil. Après les avoir longtemps regardés, Julien, voyant qu’il ne pouvait rien deviner, alla se placer de l’autre côté de la scie, pour éviter d’être surpris. Il voulait penser à cette annonce imprévue qui changeait son sort, mais il se sentit incapable de  
30 prudence ; son imagination était tout entière à se figurer ce qu’il verrait dans la belle maison de M. de Rênal.

Il faut renoncer à tout cela, se dit-il, plutôt que de se laisser réduire à manger avec les domestiques. Mon père voudra m’y forcer ; plutôt mourir. J’ai quinze francs huit sous d’économies,  
35 je me sauve cette nuit ; en deux jours, par des chemins de traverse où je ne crains nul gendarme, je suis à Besançon ; là, je m’engage comme soldat, et, s’il le faut, je passe en Suisse. Mais alors plus

d'avancement, plus d'ambition pour moi, plus de ce bel état de prêtre qui mène à tout.

40 Cette horreur pour manger avec des domestiques n'était pas naturelle à Julien, il eût fait, pour arriver à la fortune, des choses bien autrement pénibles. Il puisait cette répugnance dans *Les Confessions* de Rousseau. C'était le seul livre à l'aide duquel son imagination se figurait le monde. Le recueil des bulletins de  
45 la grande armée<sup>1</sup> et le *Mémorial de Sainte-Hélène* complétaient son Coran. Il se serait fait tuer pour ces trois ouvrages. Jamais il ne crut en aucun autre. D'après un mot du vieux chirurgien-major, il regardait tous les autres livres du monde comme menteurs, et écrits par des fourbes pour avoir de l'avancement.

50 Avec une âme de feu, Julien avait une de ces mémoires étonnantes si souvent unies à la sottise. Pour gagner le vieux curé Chélan, duquel il voyait bien que dépendait son sort à venir, il avait appris par cœur tout le Nouveau Testament en latin; il savait aussi le livre *Du pape* de M. de Maistre<sup>2</sup> et croyait à l'un  
55 aussi peu qu'à l'autre.

Comme par un accord mutuel, Sorel et son fils évitèrent de se parler ce jour-là. Sur la brune<sup>3</sup>, Julien alla prendre sa leçon de théologie chez le curé, mais il ne jugea pas prudent de lui rien dire de l'étrange proposition qu'on avait faite à son père. Peut-  
60 être est-ce un piège, se disait-il, il faut faire semblant de l'avoir oublié.

Le lendemain de bonne heure, M. de Rênal fit appeler le vieux Sorel, qui, après s'être fait attendre une heure ou deux, finit par arriver, en faisant dès la porte cent excuses, entremêlées  
65 d'autant de révérences. À force de parcourir toutes sortes d'objections, Sorel comprit que son fils mangerait avec le maître

---

1. *Bulletins de la grande armée* : récit « officiel », à visée propagandiste, des exploits de guerre de Napoléon.

2. *Joseph de Maistre* (1753-1821) est un écrivain antirévolutionnaire, grand défenseur du catholicisme et de l'autorité du pape.

3. *Sur la brune* : au crépuscule.

et la maîtresse de la maison, et les jours où il y aurait du monde, seul dans une chambre à part avec les enfants. Toujours plus disposé à incidenter<sup>1</sup> à mesure qu'il distinguait un véritable empressement chez M. le maire, et d'ailleurs rempli de défiance et d'étonnement, Sorel demanda à voir la chambre où coucherait son fils. C'était une grande pièce meublée fort proprement, mais dans laquelle on était déjà occupé à transporter les lits des trois enfants.

75 Cette circonstance fut un trait de lumière pour le vieux paysan; il demanda aussitôt avec assurance à voir l'habit que l'on donnerait à son fils. M. de Rênal ouvrit son bureau et prit cent francs.

– Avec cet argent, votre fils ira chez M. Durand, le drapier, et lèvera un habit noir complet.

– Et quand même je le retirerais de chez vous, dit le paysan, qui avait tout à coup oublié ses formes révérencieuses, cet habit noir lui restera ?

– Sans doute.

85 – Oh bien ! dit Sorel d'un ton de voix traînard, il ne reste donc plus qu'à nous mettre d'accord sur une seule chose, l'argent que vous lui donnerez.

– Comment ! s'écria M. de Rênal indigné, nous sommes d'accord depuis hier : je donne trois cents francs; je crois que 90 c'est beaucoup, et peut-être trop.

– C'était votre offre, je ne le nie point, dit le vieux Sorel, parlant encore plus lentement; et, par un effort de génie qui n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas les paysans francs-comtois, il ajouta, en regardant fixement M. de Rênal : *Nous trouvons* 95 *mieux ailleurs.*

À ces mots, la figure du maire fut bouleversée. Il revint cependant à lui, et, après une conversation savante de deux grandes

---

1. **Incidenter** : faire des objections.



heures, où pas un mot ne fut dit au hasard, la finesse<sup>1</sup> du paysan l'emporta sur la finesse de l'homme riche, qui n'en a pas besoin  
100 pour vivre. Tous les nombreux articles qui devaient régler la nouvelle existence de Julien se trouvèrent arrêtés; non seulement ses appointements furent réglés à quatre cents francs, mais on dut les payer d'avance, le premier de chaque mois.

– Eh bien! je lui remettrai trente-cinq francs, dit M. de Rênal.

105 – Pour faire la somme ronde, un homme riche et généreux comme monsieur notre maire, dit le paysan d'une voix *câlîne*, ira bien jusqu'à trente-six francs.

– Soit, dit M. de Rênal, mais finissons-en.

Pour le coup, la colère lui donnait le ton de la fermeté. Le  
110 paysan vit qu'il fallait cesser de marcher en avant. Alors, à son tour, M. de Rênal fit des progrès. Jamais il ne voulut remettre le premier mois de trente-six francs au vieux Sorel, fort empressé de le recevoir pour son fils. M. de Rênal vint à penser qu'il serait obligé de raconter à sa femme le rôle qu'il avait joué dans toute  
115 cette négociation.

– Rendez-moi les cent francs que je vous ai remis, dit-il avec humeur. M. Durand me doit quelque chose. J'irai avec votre fils faire la levée du drap noir.

Après cet acte de vigueur, Sorel rentra prudemment dans ses  
120 formules respectueuses; elles prirent un bon quart d'heure. À la fin, voyant qu'il n'y avait décidément plus rien à gagner, il se retira. Sa dernière révérence finit par ces mots :

– Je vais envoyer mon fils au château.

C'était ainsi que les administrés de M. le maire appelaient sa  
125 maison quand ils voulaient lui plaire.

De retour à son usine, ce fut en vain que Sorel chercha son fils. Se méfiant de ce qui pouvait arriver, Julien était sorti au milieu de la nuit. Il avait voulu mettre en sûreté ses livres et sa croix de la Légion d'honneur. Il avait transporté le tout chez un

---

1. *Finesse* : voir note 2, p. 45.

130 jeune marchand de bois, son ami, nommé Fouqué, qui habitait dans la haute montagne qui domine Verrières.

Quand il reparut : – Dieu sait, maudit paresseux, lui dit son père, si tu auras jamais assez d’honneur pour me payer le prix de ta nourriture, que j’avance depuis tant d’années! Prends tes  
135 guenilles, et va-t’en chez M. le maire.

Julien, étonné de n’être pas battu, se hâta de partir. Mais à peine hors de la vue de son terrible père, il ralentit le pas. Il jugea qu’il serait utile à son hypocrisie d’aller faire une station à l’église.

140 Ce mot vous surprend? Avant d’arriver à cet horrible mot, l’âme du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir.

Dès sa première enfance, la vue de certains dragons<sup>1</sup> du 6<sup>e</sup>, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d’Italie, et que Julien vit attacher  
145 leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l’état militaire. Plus tard, il écoutait avec transport<sup>2</sup> les récits des batailles du pont de Lodi, d’Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major<sup>3</sup>. Il remarqua les regards enflammés que le vieillard jetait sur sa croix.

150 Mais lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâtir à Verrières une église, que l’on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville. Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu’elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune  
155 vicaire, envoyé de Besançon, qui passait pour être l’espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place, du moins telle était l’opinion commune. N’avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on, M<sup>gr</sup> l’évêque?

---

1. **Dragons** : régiment de cavalerie dont les soldats combattent à pied. L’auteur était sous-lieutenant au sein du sixième régiment de dragons en 1800.

2. **Transport** : vive émotion.

3. Il s’agit de plusieurs grandes victoires de Napoléon.

160 Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse  
famille, rendit plusieurs sentences qui semblèrent injustes ; toutes  
furent portées contre ceux des habitants qui lisaient le *Constitu-*  
*tionnel*<sup>1</sup>. Le bon parti triompha. Il ne s'agissait, il est vrai, que  
de sommes de trois ou de cinq francs ; mais une de ces petites  
165 amendes dut être payée par un cloutier, parrain de Julien. Dans  
sa colère, cet homme s'écriait : « Quel changement ! et dire que,  
depuis plus de vingt ans, le juge de paix passait pour un si hon-  
nête homme ! » Le chirurgien-major, ami de Julien, était mort.

Tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon ; il annonça  
170 le projet de se faire prêtre, et on le vit constamment, dans la scie  
de son père, occupé à apprendre par cœur une bible latine que le  
curé lui avait prêtée. Ce bon vieillard, émerveillé de ses progrès,  
passait des soirées entières à lui enseigner la théologie. Julien ne  
faisait paraître devant lui que des sentiments pieux. Qui eût pu  
175 deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait  
la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que  
de ne pas faire fortune !

Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières ; il  
abhorrant sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination.

180 Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exalta-  
tion. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté  
aux jolies femmes de Paris, il saurait attirer leur attention par  
quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une  
d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la  
185 brillante M<sup>me</sup> de Beauharnais ? Depuis bien des années, Julien ne  
passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bona-  
parte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du  
monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs  
qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait.

190 La construction de l'église et les sentences du juge de paix  
l'éclairèrent tout à coup ; une idée qui lui vint le rendit comme

---

1. Sous la Restauration, ce quotidien était prisé par toute l'opposition (libé-  
raux, bonapartistes et anticléricaux).

fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec la toute-puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée.

195 «Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. Il leur faut des gens  
200 qui les secondent. Voilà ce juge de paix, si bonne tête, si honnête homme jusqu'ici, si vieux, qui se déshonore par crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. Il faut être prêtre.»

Une fois, au milieu de sa nouvelle piété, il y avait déjà deux ans que Julien étudiait la théologie, il fut trahi par une  
205 irruption soudaine du feu qui dévorait son âme. Ce fut chez M. Chélan, à un dîner de prêtres auquel le bon curé l'avait présenté comme un prodige d'instruction, il lui arriva de louer Napoléon avec fureur. Il se lia le bras droit contre la poitrine, prétendit s'être disloqué le bras en remuant un tronc de sapin, et le  
210 porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine afflictive, il se pardonna. Voilà le jeune homme de dix-neuf ans, mais faible en apparence, et à qui l'on en eût tout au plus donné dix-sept, qui, portant un petit paquet sous le bras, entra dans la magnifique église de Verrières.

215 Il la trouva sombre et solitaire. À l'occasion d'une fête, toutes les croisées de l'édifice avaient été couvertes d'étoffe cramoisie. Il en résultait, aux rayons du soleil, un effet de lumière éblouissant, du caractère le plus imposant et le plus religieux. Julien tressaillit. Seul, dans l'église, il s'établit dans le banc qui avait la plus  
220 belle apparence. Il portait les armes de M. de Rénal.

Sur le prie-Dieu, Julien remarqua un morceau de papier imprimé, étalé là comme pour être lu. Il y porta les yeux et vit :

*Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...*

225 Le papier était déchiré. Au revers on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'étaient : *Le premier pas*.

– Qui a pu mettre ce papier là, dit Julien ? Pauvre malheureux, ajouta-t-il avec un soupir, son nom finit comme le mien... et il froissa le papier.

230 En sortant, Julien crut voir du sang près du bénitier, c'était de l'eau bénite qu'on avait répandue : le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres la faisait paraître du sang.

Enfin, Julien eut honte de sa terreur secrète.

– Serais-je un lâche ! se dit-il, *aux armes !*

235 Ce mot, si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien, était héroïque pour Julien. Il se leva et marcha rapidement vers la maison de M. de Rênal.

Malgré ces belles résolutions, dès qu'il l'aperçut à vingt pas de lui, il fut saisi d'une invincible timidité. La grille de fer était  
240 ouverte, elle lui semblait magnifique, il fallait entrer là-dedans.

Julien n'était pas la seule personne dont le cœur fût troublé par son arrivée dans cette maison. L'extrême timidité de M<sup>me</sup> de Rênal était déconcertée par l'idée de cet étranger, qui, d'après ses fonctions, allait constamment se trouver entre elle et  
245 ses enfants. Elle était accoutumée à avoir ses fils couchés dans sa chambre. Le matin, bien des larmes avaient coulé quand elle avait vu transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. Ce fut en vain qu'elle demanda à son mari que le lit de Stanislas-Xavier, le plus jeune, fût reporté dans sa chambre.

250 La délicatesse de femme était poussée à un point excessif chez M<sup>me</sup> de Rênal. Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils.

## CHAPITRE 6

### L'ennui

Non so più cosa son,  
Cosa facio<sup>1</sup>.

MOZART (*Figaro*)

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, M<sup>me</sup> de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque  
5 encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de M<sup>me</sup> de Rênal eut d'abord l'idée  
10 que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. M<sup>me</sup> de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du  
15 précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

– Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de  
20 grâce de M<sup>me</sup> de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. M<sup>me</sup> de Rênal avait répété sa question.

---

1. « Je ne sais plus ce que je suis, ce que je fais » (en italien).

– Je viens pour être précepteur, Madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu’il essuyait de son mieux.

25 M<sup>me</sup> de Rênal resta interdite, ils étaient fort près l’un de l’autre à se regarder, Julien n’avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d’un air doux. M<sup>me</sup> de Rênal regardait les grosses larmes qui s’étaient arrêtées sur les joues si pâles d’abord et maintenant si  
30 roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d’une jeune fille, elle se moquait d’elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c’était là ce précepteur qu’elle s’était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants!

35 – Quoi, Monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Ce mot de Monsieur étonna si fort Julien qu’il réfléchit un instant.

– Oui, Madame, dit-il timidement.

M<sup>me</sup> de Rênal était si heureuse, qu’elle osa dire à Julien :

40 – Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants ?

– Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi ?

– N’est-ce pas, Monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d’une voix dont chaque instant augmentait l’émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez ?

45 S’entendre appeler de nouveau Monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s’était dit qu’aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. M<sup>me</sup> de Rênal, de  
50 son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu’à l’ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. À sa grande joie, elle trouvait l’air timide d’une jeune fille à ce fatal précepteur,  
55 dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l’air

rébarbatif. Pour l'âme si paisible de M<sup>me</sup> de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en  
60 chemise et si près de lui.

– Entrons, Monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.

De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému M<sup>me</sup> de Rênal, jamais une apparition aussi gracieuse n'avait succédé à des craintes plus inquiétantes. Ainsi ses  
65 jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas dans les mains d'un prêtre sale et grognon. À peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait timidement. Son air étonné, à l'aspect d'une maison si belle, était une grâce de plus aux yeux de M<sup>me</sup> de Rênal. Elle ne pouvait en croire ses yeux, il lui semblait  
70 surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

– Mais, est-il vrai, Monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore, et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin ?

Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien et dissipèrent le  
75 charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

– Oui, Madame, lui dit-il en cherchant à prendre un air froid ; je sais le latin aussi bien que M. le curé, et même quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui.

M<sup>me</sup> de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant, il  
80 s'était arrêté à deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix :

– N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons.

85 Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. La figure de M<sup>me</sup> de Rênal était près de la sienne, il sentit le parfum des vêtements d'été d'une femme, chose si étonnante



pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement et dit avec un  
90 soupir et d'une voix défaillante :

– Ne craignez rien, Madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses  
enfants fut tout à fait dissipée, que M<sup>me</sup> de Rênal fut frappée de  
l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits  
95 et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme  
extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve commu-  
nément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

– Quel âge avez-vous, Monsieur ? dit-elle à Julien.

– Bientôt dix-neuf ans.

100 – Mon fils aîné a onze ans, reprit M<sup>me</sup> de Rênal tout à fait  
rassurée, ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parle-  
rez raison. Une fois son père a voulu le battre, l'enfant a été  
malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien  
petit coup.

105 Quelle différence avec moi, pensa Julien. Hier encore mon  
père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux !

M<sup>me</sup> de Rênal en était déjà à saisir les moindres nuances de  
ce qui se passait dans l'âme du précepteur ; elle prit ce mouve-  
ment de tristesse pour de la timidité, et voulut l'encourager.

110 – Quel est votre nom, Monsieur, lui dit-elle avec un accent et  
une grâce dont Julien sentit tout le charme, sans pouvoir s'en  
rendre compte.

– On m'appelle Julien Sorel, Madame ; je tremble en entrant  
pour la première fois de ma vie dans une maison étrangère, j'ai  
115 besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des  
choses les premiers jours. Je n'ai jamais été au collège, j'étais trop  
pauvre ; je n'ai jamais parlé à d'autres hommes que mon cousin le  
chirurgien-major, membre de la Légion d'honneur, et M. le curé  
Chélan. Il vous rendra bon témoignage de moi. Mes frères m'ont  
120 toujours battu, ne les croyez pas s'ils vous disent du mal de moi,  
pardonnez mes fautes, Madame, je n'aurai jamais mauvaise  
intention.

Julien se rassurait pendant ce long discours, il examinait M<sup>me</sup> de Rênal. Tel est l'effet de la grâce parfaite, quand elle est naturelle au caractère, et que surtout la personne qu'elle décore ne  
125 songe pas à avoir de la grâce, Julien, qui se connaissait fort bien en beauté féminine, eût juré dans cet instant qu'elle n'avait que vingt ans. Il eut sur-le-champ l'idée hardie de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée; un instant après, il se dit : Il y aurait  
130 de la lâcheté à moi de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile, et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un pauvre ouvrier à peine arraché à la scie. Peut-être Julien fut-il un peu encouragé par ce mot de joli garçon, que depuis six mois il entendait répéter le dimanche par quelques jeunes filles.  
135 Pendant ces débats intérieurs, M<sup>me</sup> de Rênal lui adressait deux ou trois mots d'instruction sur la façon de débiter avec les enfants. La violence que se faisait Julien le rendit de nouveau fort pâle; il dit, d'un air contraint :

– Jamais, Madame, je ne battraï vos enfants; je le jure  
140 devant Dieu.

Et en disant ces mots, il osa prendre la main de M<sup>me</sup> de Rênal et la porter à ses lèvres. Elle fut étonnée de ce geste, et par réflexion choquée. Comme il faisait très chaud, son bras était  
145 tout à fait nu sous son châle, et le mouvement de Julien, en portant la main à ses lèvres, l'avait entièrement découvert. Au bout de quelques instants, elle se gronda elle-même, il lui sembla qu'elle n'avait pas été assez rapidement indignée.

M. de Rênal, qui avait entendu parler, sortit de son cabinet; du même air majestueux et paternel<sup>1</sup> qu'il prenait lorsqu'il faisait  
150 des mariages à la mairie, il dit à Julien :

– Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants ne vous voient.

Il fit entrer Julien dans une chambre et retint sa femme qui voulait les laisser seuls. La porte fermée, M. de Rênal s'assit  
155 avec gravité.

---

1. *Paternelle* : paternel.

– M. le curé m’a dit que vous étiez un bon sujet, tout le monde vous traitera ici avec honneur, et si je suis content, j’aiderai à vous faire par la suite un petit établissement<sup>1</sup>. Je veux que vous ne voyiez plus ni parents ni amis, leur ton ne peut convenir à mes  
160 enfants. Voici trente-six francs pour le premier mois; mais j’exige votre parole de ne pas donner un sou de cet argent à votre père.

M. de Rênal était piqué contre le vieillard, qui, dans cette affaire, avait été plus fin que lui.

– Maintenant, *Monsieur*, car d’après mes ordres tout le  
165 monde ici va vous appeler Monsieur, et vous sentirez l’avantage d’entrer dans une maison de gens comme il faut; maintenant, Monsieur, il n’est pas convenable que les enfants vous voient en veste. Les domestiques l’ont-ils vu ? dit M. de Rênal à sa femme.

– Non, mon ami, répondit-elle d’un air profondément  
170 pensif.

– Tant mieux. Mettez ceci, dit-il au jeune homme surpris, en lui donnant une redingote à lui. Allons maintenant chez M. Durand, le marchand de drap.

Plus d’une heure après, quand M. de Rênal rentra avec le  
175 nouveau précepteur tout habillé de noir, il retrouva sa femme assise à la même place. Elle se sentit tranquillisée par la présence de Julien, en l’examinant elle oubliait d’en avoir peur. Julien ne songeait point à elle; malgré toute sa méfiance du destin et des hommes, son âme dans ce moment n’était que celle d’un enfant,  
180 il lui semblait avoir vécu des années depuis l’instant où, trois heures auparavant, il était tremblant dans l’église. Il remarqua l’air glacé de M<sup>me</sup> de Rênal, il comprit qu’elle était en colère de ce qu’il avait osé lui baiser la main. Mais le sentiment d’orgueil que lui donnait le contact d’habits si différents de ceux qu’il avait  
185 coutume de porter le mettait tellement hors de lui-même, et il avait tant d’envie de cacher sa joie, que tous ses mouvements

---

1. *Établissement* : charge, profession.

avaient quelque chose de brusque et de fou. M<sup>me</sup> de Rênal le contemplait avec des yeux étonnés.

– De la gravité, Monsieur, lui dit M. de Rênal, si vous voulez  
190 être respecté de mes enfants et de mes gens.

– Monsieur, répondit Julien, je suis gêné dans ces nouveaux habits; moi, pauvre paysan, je n’ai jamais porté que des vestes; j’irai, si vous le permettez, me renfermer dans ma chambre.

– Que te semble de cette nouvelle acquisition? dit  
195 M. de Rênal à sa femme.

Par un mouvement presque instinctif, et dont certainement elle ne se rendit pas compte, M<sup>me</sup> de Rênal déguisa la vérité à son mari.

– Je ne suis point aussi enchantée que vous de ce petit  
200 paysan, vos prévenances en feront un impertinent que vous serez obligé de renvoyer avant un mois.

– Eh bien! nous le renverrons, ce sera une centaine de francs qu’il m’en pourra coûter, et Verrières sera accoutumée à voir un précepteur aux enfants de M. de Rênal. Ce but n’eût point été  
205 rempli si j’eusse laissé à Julien l’accoutrement d’un ouvrier. En le renvoyant, je retiendrai, bien entendu, l’habit noir complet que je viens de lever chez le drapier. Il ne lui restera que ce que je viens de trouver tout fait chez le tailleur, et dont je l’ai couvert.

L’heure que Julien passa dans sa chambre parut un instant à  
210 M<sup>me</sup> de Rênal. Les enfants, auxquels l’on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C’était un autre homme. C’eût été mal parler que de dire qu’il était grave; c’était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, et leur parla d’un air qui étonna M. de Rênal lui-même.

– Je suis ici, Messieurs, leur dit-il en finissant son allocution,  
215 pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c’est que de réciter une leçon. Voici la sainte Bible, dit-il en leur montrant un petit volume in-32, relié en noir. C’est particulièrement l’histoire de

Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne.

Adolphe, l'aîné des enfants, avait pris le livre.

– Ouvrez-le, au hasard, continua Julien, et dites-moi le premier mot d'un alinéa. Je réciterai par cœur le livre sacré, règle de notre conduite à tous, jusqu'à ce que vous m'arrêtiez.

Adolphe ouvrit le livre, lut un mot, et Julien récita toute la page avec la même facilité que s'il eût parlé français. M. de Rênal regardait sa femme d'un air de triomphe. Les enfants, voyant l'étonnement de leurs parents, ouvraient de grands yeux. Un domestique vint à la porte du salon, Julien continua de parler latin. Le domestique resta d'abord immobile, et ensuite disparut. Bientôt la femme de chambre de Madame et la cuisinière arrivèrent près de la porte; alors Adolphe avait déjà ouvert le livre en huit endroits, et Julien récitait toujours avec la même facilité.

– Ah, mon Dieu! le joli petit prêtre, dit tout haut la cuisinière, bonne fille fort dévote.

L'amour-propre de M. de Rênal était inquiet; loin de songer à examiner le précepteur, il était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins; enfin, il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa Bible. Il répondit en fronçant le sourcil :

– Le saint ministère auquel je me destine m'a défendu de lire un poète aussi profane.

M. de Rênal cita un assez grand nombre de prétendus vers d'Horace. Il expliqua à ses enfants ce que c'était qu'Horace; mais les enfants, frappés d'admiration, ne faisaient guère attention à ce qu'il disait. Ils regardaient Julien.

Les domestiques étant toujours à la porte, Julien crut devoir prolonger l'épreuve :

– Il faut, dit-il au plus jeune des enfants, que M. Stanislas-Xavier m'indique aussi un passage du livre saint.